

# La Symphonie du hasard

Du même auteur chez à vue d'œil :

*La Symphonie du hasard – Livre 1*

*Murmurer à l'oreille des femmes*

*Mirage*

Douglas Kennedy

# La Symphonie du hasard

Livre 2

*Traduit de l'américain  
par Chloé Royer*



Titre original : *The Great Wide Open*  
Ouvrage publié avec le concours de  
Françoise Triffaux.

- © Douglas Kennedy, 2017. Tous droits réservés.  
© Belfond, un département de Place des éditeurs,  
2018, pour la traduction française.  
© À vue d'œil, 2018, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0244-7  
ISSN : 2555-7548

À vue d'œil  
6, avenue Eiffel  
78424 Carrières-sur-Seine cedex  
[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)  
[www.facebook.com/editionsavuedoeil](https://www.facebook.com/editionsavuedoeil)

Quand on vient à Dublin pour la première fois, mieux vaut éviter le mois de janvier. À moins d'aimer vivre dans l'obscurité permanente et le froid pénétrant, sous la grisaille, dans une ambiance morose à vous donner des envies de suicide. La ville, déjà morne et oppressante la majeure partie de l'année, devient encore plus lugubre pendant cette sombre période.

Le chauffeur de taxi m'a regardée charger mes valises dans son coffre.

« C'est la première fois que vous venez en Irlande ?

— Oui, je me suis inscrite à Trinity.

— Ah, une Yankee friquée. C'est ça ?

— Je suis américaine, en effet.

— Et futée, il faut croire. Alors, qu'est-ce que vous fichez dans un trou comme Dublin, en cette foutue saison ? »

Je ne m'attendais pas à un vocabulaire aussi fleuri – même de la part de ce chauffeur bedonnant en veste de faux cuir marron et casquette de tweed. Au cours du trajet depuis

l'aéroport, durant lequel il n'a pas cessé de me parler et de fumer, je me suis vite rendu compte que à Dublin comme dans le reste de l'Irlande, tout était « *ce foutu ceci, ce foutu cela* ». Critiquer l'état du pays faisait aussi partie du jeu, du moins jusqu'à ce qu'un étranger ait l'audace de proférer une petite remarque négative : un fervent nationalisme reprenait alors le dessus. Et malheur à qui osait mentionner les Anglais – sauf, bien sûr, dans les cercles anglo-irlandais raffinés, où régnait toujours une certaine nostalgie pour l'esprit *british*, renforcée par l'influence encore prégnante de siècles d'histoire.

« Vous savez, il y a quelques années, les catholiques n'étaient pas admis à Trinity, a dit le chauffeur.

– Je l'ignorais. Ils n'auraient pas voulu de moi, alors.

– Oh si, ils ont trop besoin de ces foutus Yankees et de leur foutu argent. Et puis, de toute façon, c'était un peu plus compliqué que ça. Jusqu'en 1970, il fallait une dispense spéciale de l'Église pour aller là-bas.

– Quelle Église ?

— À votre avis ? L'Église catholique, pardieu. L'archevêque de Dublin devait donner son accord à tous les catholiques qui voulaient y étudier.

— Alors ce n'était pas vraiment Trinity qui refusait d'admettre les catholiques ?

— Peut-être pas officiellement, mais avec leur foutu protestantisme, c'était un sacré calvaire pour les catholiques là-bas. »

J'ai tout de suite compris que cet homme me racontait des histoires. Et qu'il ne serait pas avisé de le lui faire remarquer.

« Vous avez bien choisi votre moment, en tout cas, a-t-il poursuivi. Il n'y a pas plus déprimant que le mois de janvier. Même un vieux chien aveugle et à moitié fou aurait envie de se jeter dans la Liffey.

— C'est très évocateur.

— Vous me mettez en boîte ?

— Pardon ? Je ne comprends pas.

— Vous vous fichez de moi ?

— Pas du tout.

— Je ne laisserai pas une foutue Yankee se payer ma tête.

— Ce n'était pas mon intention.

— Ben tiens. »

Il s'est tu. J'ai allumé une cigarette en regardant la monotonie au-dehors, une place du nom de Mountjoy, jonchée d'ordures. Les maisons de style georgien, autrefois imposantes, affichaient toutes un état de délabrement plus ou moins avancé. Un peu plus loin, elles laissaient place à des immeubles d'habitation modernes, gris et massifs, très similaires aux cités bâties à la va-vite autour de New York. La pluie tombait sans discontinuer. La vue se faisait plus déprimante chaque fois que je regardais par la vitre, et le chauffeur avait recommencé à parler.

« Vous venez d'où, aux États-Unis ?

— Je suis née à New York.

— Une sacrée ville, y a pas à dire. Dublin va sans doute vous paraître petit, à côté. Mais pour le *craic*, on s'y connaît. »

Je n'avais aucune idée de ce qu'était le *craic*.

« Par contre, vous ne verrez pas beaucoup de Noirs ici. »

Sujet sensible.

« Ça ne m'étonne pas beaucoup, ai-je dit.

— Normal, on ne les laisse pas entrer chez nous. »



Hilare, il a observé dans le rétroviseur comment je réagissais à sa provocation. Le moment était venu de mettre fin à toute possibilité de conversation : j'ai fermé les yeux et fait semblant de dormir. Et j'ai réellement sombré dans l'inconscience.

« On y est. »

Le chauffeur m'a réveillée en me tapotant l'épaule. Je tenais encore une cigarette fumante entre mes doigts. Le taxi s'était arrêté devant une maison à étage en briques rouges et dont la porte d'entrée était peinte d'un brun fade. J'ai jeté un coup d'œil au compteur : le prix de la course était de quatre-vingts pence. J'ai tiré un billet d'une livre de mon portefeuille.

« Gardez la monnaie.

— Ces vingt pence me paieront ma première pinte ce soir. Alors merci bien. »

Il m'a aidée à sortir mes bagages du coffre et m'a serré la main.

« Bonne chance à vous. »

Seule face à la porte, j'ai hésité quelques minutes. Je me trouvais sur Oswald Road, dans un quartier appelé Sandymount. Deux rangées de maisons identiques, étroites et

austères, entre lesquelles j'apercevais au loin des reflets d'eau et une centrale électrique. La pluie était faible, insidieuse, une bruine glacée qui me trempait jusqu'aux os. Je n'avais qu'une envie : traîner mes valises jusqu'à la première rue passante, héler un taxi et battre en retraite, direction l'aéroport. Mon père avait accepté de payer un supplément pour que j'achète un billet d'avion échangeable et ainsi pouvoir choisir la date de mon retour l'été suivant. Il y avait forcément un vol pour New York dans la matinée, il n'était que neuf heures et quart. J'étais toujours inscrite à Bowdoin, il me serait donc facile d'y retourner – et de passer le reste de l'année à regretter d'avoir lâchement battu en retraite dans le confort du familial, avant même d'avoir accordé sa chance à Dublin.

J'ai levé le heurtoir et frappé deux coups sonores. Après un moment, la porte s'est ouverte sur une femme d'environ soixante ans, en robe de chambre, le visage sévère, les cheveux d'un gris bleuté. Elle m'a fait la grâce d'un sourire.

« Vous devez être Alice. »

C'était Mme Brennan, ma logeuse. À mon inscription à Trinity, la directrice des résidences

(une certaine Mlle Scanlon, à en croire les deux lettres que j'avais reçues d'elle avant mon départ) m'avait prévenue que je ne pourrais pas vivre sur le campus, parce que toutes les chambres étaient prises pour les trimestres de Lent et de Whitsun, ainsi qu'on appelait ici le second semestre de l'année universitaire. Par conséquent, il me faudrait loger chez l'habitant – à moins de trouver moi-même une colocation –, et j'avais été informée juste après Noël que j'habiterais chez Mme Brennan, 23, Oswald Road, à Sandymount. Je n'aimais pas beaucoup l'idée d'avoir une logeuse, mais, comme je ne connaissais personne à Dublin, il m'était impossible de trouver un appartement. Il n'y avait pas d'alternative.

« Je vais vous faire visiter », a dit Mme Brennan.

L'entrée, exiguë et tapissée d'un papier peint à fleurs défraîchi, donnait sur une petite pièce meublée d'un vieux canapé en paisley marron, de deux fauteuils recouverts d'une espèce de vinyle vert sombre et d'un assortiment de guéridons en bois. Dans un coin trônaient un vieux poste de télévision à oreilles et une énorme radio ancienne.

« Voici le salon. Je laisse mes filles lire ici le soir, et même regarder la télévision quand je suis là. »

J'ai espéré de tout cœur avoir mal compris.

« Combien de... "filles" habitent ici ? ai-je demandé.

— Juste vous et Jacinta. Elle vient du comté de Laois. Son papa est gardien principal de la prison de Portlaoise. Elle fait ses études à Trinity, elle aussi, en sciences de l'éducation, pour retourner enseigner chez elle. Une fille très gentille. Je n'ai jamais eu de problème avec elle.

— Si son père travaille dans une prison, j'imagine qu'elle a dû apprendre à se tenir. »

Mme Brennan m'a lancé un regard méfiant.

« Votre chambre est en haut. »

J'ai hissé péniblement mes valises dans l'escalier étroit. La première pièce du palier était une salle de bains : un cagibi blanc avec une cuvette de toilettes, une baignoire et un lavabo. Rien d'autre.

« Vous aurez sûrement envie d'un bain, après votre voyage. J'autorise mes filles à en prendre un par semaine.

— Il n’y a pas de douche ?

— On ne peut pas se permettre ce genre de luxe, par ici. Pour prendre un bain, il faut allumer le chauffe-eau, et l’électricité coûte cher. Mais vous aurez assez d’eau chaude pour vous débarbouiller le matin et le soir. Et si vous me dites tout de suite quel jour de la semaine vous prenez votre bain...

— D’habitude, je me douche... enfin, je me lave tous les jours. »

Mme Brennan a secoué la tête.

« Je ne peux pas accepter ça. En revanche, vous pourrez prendre un deuxième bain par semaine pour cinquante pence supplémentaires. »

Elle a ouvert une porte en face de la salle de bains.

« Nous y voilà. »

La pièce devait mesurer trois mètres sur deux, avec un lit de la taille d’un cercueil, une minuscule table de nuit, une chaise branlante en bois cintré et une petite table munie d’une lampe, qui, ai-je supposé, me ferait office de bureau. Sur l’un des murs couleur crème, à l’aspect grumeleux, était accroché un crucifix affublé d’un Jésus à l’expression très torturée.

Enfin, dans un coin au-dessus du lit se trouvait une petite lampe représentant le Sacré-Cœur : sa lumière rouge était la seule touche de couleur de cette chambre plus adaptée, selon moi, à une nonne qu'à une étudiante.

« D'habitude, je ne sers jamais le petit déjeuner à mes filles après huit heures et demie, mais, comme vous avez fait tout ce chemin depuis New York, je vais faire une exception. J'en ai pour un quart d'heure. Vous préférez du thé ou du Nescafé ? »

Du café instantané ? Non merci.

« Du thé, s'il vous plaît.

— Très bien, très bien. »

Elle avait à peine quitté la pièce que je m'effondrais sur le lit. Dans quoi m'étais-je fourrée ? Pour ne rien arranger, la maison était glaciale. Il y avait un foyer électrique dans ma chambre, à l'emplacement de la cheminée, mais impossible de l'allumer. J'ai essayé plusieurs fois, sans succès. En désespoir de cause, j'ai rouvert la porte et crié :

« Madame Brennan, comment marche la cheminée ?